

parfois le vieux parti moscovite aux volontés de la cour. Saint-Petersbourg la ville européenne, aura de nouveaux moyens d'assimiler l'antique métropole aux progrès ordonnés par Pierre-le-Grand.

FLORIDE.

Destruction de la ville de Talahassee.—La malle nous a apporté un extra du *Star of Florida*, portant la date du 27 mai et annonçant que la ville de Talahassee a été complètement détruite par un incendie. Cet extra ne donne point de détails sur cette déplorable catastrophe; les seuls renseignements que nous possédions se trouvent dans l'appel dont nous donnons ci-dessous la traduction :

« Il a plu à la Providence de frapper d'une épouvantable calamité les habitants d'une ville placée sur les frontières de l'Union. A cinq heures de l'après-midi, le jeudi 25 mai, la ville de Talahassee comptait, avec une population d'environ deux mille âmes, quatre-vingt-neuf magasins et plus tard, un incendie qu'aucun effort n'a pu arrêter, avait tout dévoré : il ne restait pas un seul magasin, une seule boutique, une seule maison ! Des bâtimens qu'on évalue généralement à près d'un demi million ont été la proie des flammes, et avec eux ont été détruits des marchandises, des meubles et effets mobiliers pour une somme d'au moins cent-cinquante-mille piastres.

« L'étendue de cette effroyable calamité peut s'apprécier par un seul fait : des ports de Talahassee, à l'embouchure de la rivière St. Marks, il y a principalement pour le compte des négocians et marchands de Talahassee, 32,000 balles de coton, l'unique produit d'exportation du territoire de la Floride; quantité qui représente en tems ordinaire une somme de \$200,000 et qui même aujourd'hui dépasse la moitié de cette somme.

« L'équivalent de cette exportation a été déjà importé en retour; et cet équivalent comprend non seulement les comforts et les aises, mais les nécessités de la vie. Les marchands et les agents d'un commerce qui a dépassé deux millions et demi en une seule année, se trouvent; par une fatalité imprévue, dépouillés tout d'un coup de leurs magasins et de leurs marchandises invendues. Les artisans ont perdu leur boutiques et jusqu'à leurs instrumens de travail ! Et sur toutes ces propriétés détruites par le feu, c'est à peine si une valeur de vingt mille piastres se trouve couverte par les assurances ! »

Abeille.

L'incendie, dont nous venons de donner les détails, était connu à New-York depuis quelques jours; des nouvelles plus récentes ne portent la perte totale qu'à \$420,000. Le 1er juin, il a éclaté dans les débris de cette malheureuse ville un autre feu qui est regardé comme l'œuvre d'incendiaires.

PANAMA.

Un journal des Bermudes contredit le bruit qui a été répandu qu'un canal avait été fouillé au travers de l'isthme de Panama. Il affirme qu'au contraire les deux années qui avaient été accordées au contractant sont expirées sans que ce travail ait été commencé.

UNE PROMENADE EN MER.

Le 2 septembre, j'étais sur le bateau à vapeur le *Storforsten*, et m'acheminai vers Reval. Nous sortions du port de Cronstadt. « Avez-vous jamais pris des bains russes ? me demanda un passager.

— Non, expliquez-moi ce que c'est.

— Très-volontiers. Ici, en hiver, surtout parmi les gens du peuple, on prend des bains de santé à quarante-cinq degrés de chaleur. Le paysan russe sort delà pour aller se rouler tout nu dans la neige; il revient ensuite se replonger dans une eau presque bouillante, après quoi on le fustige avec de petites verges; et il ressort, extrêmement satisfait de toutes ces opérations consécutives, dans l'état d'un poulet rôti, marbré, rougeâtre et crevassé.

— Superbe traitement ! répliquai-je. Plinitz de Grassinberg ! où es-tu ?

Les principaux passagers de mon pyroscaphe étaient MM. Eugène Demidoff (officier russe), Adleberg (aide-de-camp de l'empereur), Emile de Krusenstern (officier russe), le baron Oscar de Rahden (Courlandais), Louis le Duc (voyageur français), Maximilien Muller (Allemand), Hinckelhoven (Hollandais, je crois), et plusieurs dames.

J'aurais pu me croire au milieu d'une société française; car notre langue est parlée en Russie avec une admirable pureté d'accent et d'expression. Il est peu d'exceptions à cette règle; je n'en citerai qu'une seule. L'empereur, pendant une revue, montrant un bataillon à l'un de ses officiers supérieurs lui adressa cette question : « Qui commande ces troupes-là ? — Je, » répondit le militaire. Il gardait sans doute le *moi* pour une meilleure occasion.

J'avais d'assez volumineux bagages; car il m'était arrivé une quantité de cadeaux au moment de mon départ, des bronzes, des cristaux, des malachistes, des boîtes, des porcelaines et des bijoux. « D'après nos vieilles traditions hospitalières, me disaient les nobles amis dont je me séparais, nous offrons le pain et le sel au voyageur qui nous quitte. »

La vapeur tourbillonnait, la traversée promettait d'être heureuse, car le tems était magnifique; mais, après les opinions politiques de certaines notabilités, qu'est-il de plus variable et de plus perfide que le tems ! De gros nuages s'élevèrent au coucher du soleil; le vent fraîchit, la mer commença à devenir houleuse, et des indices certains nous annoncèrent une nuit orageuse. Bientôt, aux rudes secousses du navire, le mal de mer s'empara violemment de la plupart des passagers; le capitaine était soucieux; la douleur se peignit sur les visages. Ce fut une triste soirée.

« Quelle nuée d'alcéons ! dis-je à une des personnes les moins souffrantes du bâtiment; c'est, je crois, de fâcheux présage ? »

Cependant une épaisse nuit succédait aux derniers rayons du couchant. Chaque passager s'était jeté tout habillé sur son lit, dans un affreux état de souffrance. Quant à moi, n'éprouvant pas le mal de mer, je m'étais couché paisiblement dans ma niche, et je dormais profondément. Tout à coup un bruit horrible me réveilla; ce n'étaient plus les gémissemens étouffés des malheureux qui vomissaient, c'étaient les cris d'alarme des marins qui, courant au dessus de nos têtes, cherchaient à sauver le navire. La tempête éclatait avec fureur; les vagues, qui balayaient le pont, montaient le long du tuyau de la chaudière que le vent renversait de côté, et en éteignaient le foyer; la foudre grondait sans relâche, la violence de l'ouragan était telle, qu'aucun marin ne pouvait traverser le bâtiment sans risquer d'être emporté par les tourbillons ou les flots; les tables, les chaises, les oreillers et les banquettes du salon, autour duquel étaient nos lits dans de petites alcôves, roulaient confusément çà et là; les lampes étaient éteintes et brisées; la vaiselle, les poteries, les bouteilles et les verreries se renversaient et se cassaient dans leurs buffets. Le désordre était à son comble; et le mal de mer avait alors ceci de bienfaisant: c'est que ses victimes souffraient trop pour se livrer à la terreur, et que leurs facultés intellectuelles étant suspendues, il leur restait à peine l'instinct de la conservation.

Une effroyable secousse a lieu. Je pousse une exclamation d'épouvante. « Nous avons touché ! m'écriai-je. — Tant mieux, me répond une voix douce et loquace. Tant mieux ! la mort ! et que cela finisse ! »

Les femmes étaient sans connaissance; l'eau entraînait de toutes parts dans le pyroscaphe, et ruisselait autour de nous en dépit du jeu des pompes et du travail des éponges. Du lit où j'étais couché, sans souffrance et sans mal de mer, je sortais tristement ma tête entre mes rideaux, et je contemplais d'un œil assez hagard ce salon où se traînaient sur le plancher des êtres à demi-morts. On eût dit un champ de bataille. Je ne voyais qu'informes débris, un pêle-mêle lamentable, et des espèces de cadavres.

Je m'attendais à une nouvelle commotion; mais le *Storforsten*, emporté par la tourmente, avait rebroussé chemin et il s'était arrêté !

Nous étions dans une baie sur les côtes d'une île à peu près déserte, et qui n'offrirait à la vue que des rochers de granit, de porphyre et de basalte, entassés les uns sur les autres, sans arbres, sans terre et sans végétation. « Messieurs ! dis-je gaiement à mes pauvres compagnons qui se relevaient péniblement de leur agonie, notre capitaine vient de faire la grande découverte d'une petite île. Allons saluer ces rivages, et gloire au Christophe Colomb du *Storforsten* !

— C'est Hochland ? » s'écrie un de nous.

Les passagers se précipitent, l'instant d'après, dans plusieurs canots appartenant au pyroscaphe; et nous voilà, ramant avec vigueur pour gagner les côtes de l'île. Hochland se déploie devant nous. Mais quelle âpre et rude contrée ! Elle a des habitans, il est vrai; mais quelle peuplade sauvage ! Je me crus dans la baie d'Hudson.

Les Hochlandais, couverts de peaux de bêtes, ne comprenaient aucune langue, pas plus le russe que tout autre. A peine avaient-ils figure humaine. Il s'éleva plusieurs voix parmi nous pour nous faire observer que ce pourrait être là un nid de pirates, et qu'il ne serait pas extraordinaire qu'on y commençaît l'hospitalité par le pillage; mais nous n'en voulûmes rien croire, et nous abordâmes sans crainte.

Que les soupçons étaient injustes ! Les bons Hochlandais nous reçurent à bras ouverts. Nous entrâmes sous leurs misérables huttes, où ils s'efforcèrent à nous prodiguer des témoignages d'intérêt, mais où ne se trouvait rien de fortifiant, pas même un peu de feu. Nous cherchions à nous faire comprendre; peine perdue. L'un de nos officiers, allongeant le cou d'une façon grotesque, avait admirablement imité le chant de la poule pour solliciter des œufs frais; un autre, désirant du lait, s'était accroupi en fille de basse-cour, et faisait le semblant de traire; hélas ! nos gentillesses d'invention échouaient devant la surprise hébétée des braves Hochlandais. Ceux-ci s'efforçaient aussi de nous expliquer leurs pensées dans un idiome inconnu et par des gestes inexplicables; nous aussi, nous restions stupéfaits devant les richesses incompréhensibles de leur imagination. J'en surpris un qui, à l'écart, haussant les épaules, me paraissait dire à ses compatriotes, en nous regardant : « Dieu ! que ces gens-là sont stupides ! ils n'ont idée de quoi que ce soit. »

Le ciel s'était un peu éclairci. Les officiers russes et moi nous primes le parti d'aller exploiter l'île. Je leur proposai d'en faire la conquête, et d'y élire roi l'un de nous. Nous débattions ce projet, lorsque, devant nous, ô surprise ! en tournant l'angle d'un rocher, nous aperçûmes une jeune femme qui, entourée d'un cercle de Hochlandais, assises sur une pierre et la Bible à la main, lisait l'Écriture sainte à haute voix. C'était une passagère du pyroscaphe, Mlle Marie Maidell, luthérienne passionnée, qui là, au moment où je parlais, moi, d'élever un trône, venait, elle, prêcher un culte.

Le fâcheux de l'affaire, c'est que, ne parlant point le russe, les néophytes de Marie Maidell ne comprenaient rien à sa Bible. C'est égal, on l'écoutait avec une naïve curiosité.

Cependant la tempête recommençait. Des torrens de pluie nous forcèrent à demander refuge aux huttes du rivage. Le long sifflement des rafales se mêlait au sourd mugissement des vagues. Nous nous installâmes, aussi gaiement que possible, et jusqu'à nouvel ordre, sous le rustique toit d'un pêcheur. Arriva l'heure du repas; nous dinâmes tant bien que mal, avec du pain noir, du poisson salé et des rogatons immangeables. Le pyroscaphe avait laissé dans les souvenirs une si pénible impression, que personne ne